

LE FRANCOFIL' #2

[Transcription]

Avec Nil Bosca et Stanislas Roquette

Baptiste : Bonjour à toutes et à tous, et bienvenue dans Le Francophile, le balado de l'Alliance Française de Montréal qui tisse des liens entre les cultures, les langues et les voix du monde francophone. A chaque épisode, embarquez pour une balade sonore au cœur de la francophonie. Entretiens, récits, accents du monde, regards croisés sur les cultures et éclats de langues vivantes.

Le Francophile, c'est un fil tendu entre Montréal et les quatre coins du monde. Un fil riche, vibrant et sensible, comme la passion de celles et ceux qui font vivre le français. Je suis Baptiste Joyez, et pour ce deuxième épisode, je donne la parole à deux comédiens, auteurs et metteurs en scène.

Il s'agit de Nil Bosca, autrice et interprète de Fratt, une pièce qu'on a eu la chance de présenter à l'Alliance Française de Montréal en juin 2025, dans le cadre d'une tournée des Alliances Françaises du Canada. Elle est accompagnée de Stanislas Roquette, cometteur en scène de la pièce, mais aussi auteur et interprète d'Insuline et Magnolia, également présentée lors de cette tournée pancanadienne. Avec eux, on a parlé de leur parcours, de leurs liens à la langue française, de leur rapport à l'écriture, aux jeux, au public, et des échanges interculturels que permet le théâtre.

Sur ce, je vous laisse maintenant découvrir notre échange, et je vous souhaite une très bonne écoute. Salut à toutes et à tous, et bienvenue dans Le Francophile. Aujourd'hui, on est le 6 juin 2025, la tournée des Alliances Françaises du Canada pour la pièce de théâtre E. Fratt, imaginée, écrite et portée sur scène par Nil Bosca, touche à sa fin, et c'est ici, à Montréal, que ça se conclut, avec une toute dernière représentation prévue demain, le samedi 7 juin, au Collège International Marie de France.

Et pour marquer le coup, j'ai le plaisir d'être au bout du fil avec deux invités formidables, pour une petite conversation comme on les aime. Tu es comédienne, autrice et interprète de l'œuvre E. Fratt. Après avoir obtenu un master en psychologie clinique, tu te tournes vers le théâtre, en te formant notamment au Conservatoire d'art dramatique du 12e arrondissement de Paris et à l'école du jeu et tu as également appris la danse contemporaine et le hip-hop. Nil Bosca, bonjour.

Nil Bosca : Bonjour.

Tu es comédien, auteur et metteur en scène, et notamment cometteur en scène de la pièce E. Fratt. Tu es directeur artistique de la compagnie Art Depot et également enseignant d'art oratoire à Sciences Po Paris. Tu joues également dans une pièce que tu as écrite aussi, qui est Insuline et Magnolia. Stanislas Roquette, bonjour.

Stanislas Roquette : Bonjour.

Baptiste : Donc, Nil, Stanislas, je vous remercie d'être avec moi aujourd'hui pour cet épisode du Francophile. Donc, on va parler ensemble de diverses thématiques.

On va parler de vos parcours, on va parler de vos expériences, vos expériences interculturelles, de ce que représente pour vous la francophonie aussi. Donc, avant tout, moi, j'avais une première question pour vous. Quand j'ai fait des petites recherches sur vos parcours, j'ai vu que vous n'avez pas commencé tout de suite par du théâtre dans les études supérieures.

Pour vous, après le bac, quand vous êtes arrivé dans les études supérieures, quelle place avait le théâtre pour vous ? Comment c'est venu ? Est-ce que vous vous pratiquiez déjà ? Est-ce que... Voilà, dites-moi tout.

Nil Bosca : Alors moi, de mon côté, j'ai commencé le théâtre parce que j'étais en études de psycho et j'avais des mémoires à présenter et je n'arrivais plus à prendre la parole en public. J'avais développé une timidité et je me suis dit, il va falloir que tu ailles prendre un cours de théâtre pour te décoincer, pour que ça aille mieux.

Et j'ai commencé un cours de théâtre et là, en fait, il y a quelque chose qui s'est passé de complètement contradictoire parce que j'avais du mal à parler. Mais sur scène, je me suis sentie très à ma place, étonnamment. Et j'ai eu l'intuition qu'il y avait quelque chose à poursuivre.

Donc au départ, c'était pour booster ta confiance en toi et puis tu t'es trouvé une vocation, entre guillemets. Oui, au départ, c'était vraiment pour m'aider à faciliter mes prises de parole. Tu as découvert autre chose une fois que tu étais sur scène ? En fait, il y avait un endroit qui réunissait pour moi vraiment le corps, la parole, les mots.

Il y avait une intensité aussi dont j'avais besoin, que je ne trouvais pas forcément en faisant mes études. Et d'un cours de théâtre, je me suis mise à en chercher plein puis à faire des stages. Et j'ai poursuivi comme ça. C'est comme ça que ça a commencé.

Baptiste : Et au-delà des cours, est-ce que tu allais au théâtre des fois ? Tu t'intéressais à des œuvres en particulier ? Ou c'était vraiment l'exercice en soi qui te portait plus qu'autre chose ?

Nil Bosca : C'est le fait de faire du théâtre qui m'a amenée à m'intéresser à ce qui se passait au théâtre. Moi, je n'allais pas du tout au théâtre étant jeune.

Je ne venais pas du tout de ce milieu-là. Et je dirais que c'est le fait de commencer à en faire qui a développé une curiosité pour ce qui se faisait et aussi pour les arts, d'autres types d'arts. Ça ne s'est pas limité au théâtre.

Mais c'est l'action qui m'a amenée vers un appétit de rencontre avec d'autres artistes.

Baptiste : Et toi, Stanislas ?

Stanislas Roquette : Écoute, en Terminale, j'ai rencontré une comédienne qui dirigeait l'atelier théâtre du lycée, qui était une femme incroyable, Corinne Descote, au lycée du Parc à Lyon, et qui nous a donné vraiment le goût du théâtre. Ça a été un vrai déclencheur.

Et après, c'est vrai que j'ai fait d'autres études, et notamment de sciences politiques. Je pense que mes parents avaient fait de la politique. Je pense que mon entrée au théâtre, elle s'est faite aussi dans une espèce de fascination pour la parole.

Alors, différemment de Nil, mais il y a quand même une espèce de coïncidence entre besoin de parler, besoin d'exprimer quelque chose, et fascination pour la parole publique, la parole politique. Après, en parallèle de ces études-là, j'ai continué à faire du théâtre. Et je me suis après beaucoup intéressé à des paroles plus poétiques.

Mais c'est vrai que je continue à... Je transmets aussi beaucoup l'art oratoire et cette question-là de la parole publique. Et donc, en ça, je pense qu'on s'est effectivement... Avec des parcours et des questionnements différents, on s'est un peu trouvés avec Niel. C'est une question qui est au cœur du spectacle Fratt, comment on trouve sa parole, comment on l'affirme.

Baptiste : Voilà. Donc, pour toi aussi, c'était en quelque sorte l'exercice. Puis, il y a eu aussi... Tu as découvert quelque chose. Est-ce qu'à côté, tu allais aussi au théâtre ? Est-ce que tu lisais des œuvres, des pièces de théâtre ? Ou pas forcément ?

Stanislas Roquette : C'était... Il se trouve qu'en parallèle d'Euphrate, moi, j'ai écrit un autre... Voilà, le spectacle dont tu parlais tout à l'heure, Insuline et Magnolia, qui était également d'aspiration autobiographique. Il y a notamment une rencontre que j'ai faite avec une jeune femme, une autre. Il n'y a pas eu que la professeure du lycée.

Il y a eu aussi une jeune femme éprise de poésie, de littérature et de mots, et qui m'a fait découvrir, comme ça, sur le tard, en tout cas vraiment à la fin de l'adolescence, le goût de dire, le plaisir de la manducation des mots et des phonèmes de tout ce qui sort par la bouche et qui a du sens.

Baptiste : Ok. En quelque sorte, ça anticipe l'autre question que j'avais pour vous, puisque je voulais vous demander s'il y avait des rencontres ou des figures qui vous ont inspirées.

Alors éventuellement, Stanislas, si tu veux apporter une autre réponse, c'est possible. Mais après, si c'est vraiment cette personne-là qui t'a inspirée, on pourra rester sur cette réponse. Ça a été les deux premières, peut-être. Oui. Vas-y. Est-ce qu'il y a une figure qui t'inspire ? C'est pas forcément dans le théâtre, mais dans ton parcours. Une personne que t'as rencontrée ou une personne que tu n'as pas connue ?

Nil Bosca : Dans une personne que je n'ai pas connue, il y a cette actrice turque, Afife Jale, dont je parle dans mon spectacle, dans le spectacle Euphrate, qui est la première actrice musulmane à avoir été admise au Théâtre d'Istanbul, et dont je parle, que j'évoque dans mon spectacle comme vraiment un modèle féminin qui s'est affranchie

des interdictions de l'époque, et qui a été sur scène. Je raconte la rencontre d'Euphrate avec cette femme-là. J'avais très à cœur de parler de l'importance des modèles féminins de leur donner vraiment une visibilité.

Je dirais que symboliquement, cette femme, qui n'existe plus et que je n'ai pas connue, puisque je l'ai rencontrée en écrivant et en la trouvant dans un musée virtuel, mais c'est vrai que pour moi, cette figure de femme qui a existé, forte, qui me donne de la force et du courage pour moi aussi m'affranchir de certaines choses.

Baptiste : C'est ce qu'elle représente, cette figure d'émancipation qu'elle t'a inspirée, qui t'a vraiment intéressée.

Nil Bosca : Oui, et elle condense sûrement, il n'y a pas qu'elle, mais elle condense sûrement plein d'autres femmes qui, pour moi, sont très importantes, en fait, de les avoir là pour avancer aussi et pouvoir me défaire de certaines choses qui, parfois, m'en serrent.

Baptiste : Très bien. Je précise que moi, je n'ai pas encore vu le spectacle. Je le découvrirai demain. Je serai présent. D'accord. Je vous remercie pour ce petit retour.

Je voulais juste savoir une dernière petite chose. Est-ce qu'il y a un moment, vraiment un moment déterminant dans votre vie où, pour vous, le théâtre, ça a été, je dirais, presque un peu comme une révélation. Vous avez dit, OK, elle est là, ma place.

Là, je me sens bien et j'ai envie de continuer là-dedans. Est-ce que vous avez eu ce déclic-là, vraiment ? Est-ce qu'il y a un moment précis, ou c'est quelque chose qui s'est construit sur la durée ? Est-ce que vous avez un souvenir, comme ça, à m'évoquer ?

Nil Bosca : Comme je le disais tout à l'heure, moi, il y en a un peu deux. Il y a ce premier moment, comme je le disais, où j'ai pris un cours pour pouvoir libérer ma parole.

Ça, c'était assez soudain. Après, je dirais qu'il y a vraiment une construction qui s'est faite sur plusieurs années, et notamment avec le spectacle qu'Euphrate, parce que c'est un mélange d'écriture, de création, et de... de prise du plateau, quelque part. En fait, le processus d'écriture s'est entremêlé avec, moi, mon expérience de m'autoriser à aller sur scène, à prendre cette place-là, sachant qu'en plus, c'est un seul en scène.

Donc, là, il fallait... Il y a pas le choix. Il fallait l'accepter et affirmer ça. Donc, je dirais qu'il y a ces deux temporalités, à la fois une première intuition, un premier déclic, et après, toute une construction qui prend beaucoup de temps et qui demande beaucoup de travail.

Baptiste : Oui. À travers... Je m'avance, peut-être, en disant ça, mais il y a aussi le fait d'inclure plus de sa personne, du personnel dans tout ça. C'est peut-être aussi un processus long, ce n'est peut-être pas forcément facile de parler de sa vie, aussi, dans une oeuvre théâtrale.

Nil Bosca : Oui, complètement. Et puis, pour moi, c'était pas du tout une évidence. En fait, au départ, j'avais écrit un personnage que je ne reliais pas à moi.

Et voilà, en parlant, en travaillant avec mes collègues, avec Stanislas, notamment, ils m'ont aussi, à un moment, poussé à affirmer qu'en repassant par mon histoire, et en y mettant le jeu J-E, et aussi le jeu J-E-U, que j'allais pouvoir élargir, que les sujets que je voulais aborder allaient pouvoir s'incarner d'autant plus, et pouvoir avoir une portée universelle, et que ça n'allait pas être quelque chose qui allait se replier sur moi, mais qu'au contraire, ça allait pouvoir toucher quelque chose de plus large que mon histoire. Et c'est là où j'ai pris conscience que l'intime pouvait avoir une dimension politique. Et ça m'a permis d'y aller, de repasser par le prisme de mon histoire, et de jouer avec mes éléments biographiques.

Voilà, ce n'est pas totalement autobiographique, mais il y a une forte résonance entre mon histoire et celle d'Euphrate. Et je me suis plus à jouer avec.

Baptiste : On reviendra là-dessus un peu tout à l'heure aussi, leurs relations avec les spectateurs, et ce que ça a pu susciter chez les spectateurs.

Toi, Stanislas, est-ce qu'il y a un moment marquant, mais ça peut être un petit souvenir, quelque chose comme ça qui te vient en tête, que t'as envie de partager ?

Stanislas Roquette : A posteriori, on a toujours l'impression qu'il y a plein de moments, et qu'en fait, il y en a beaucoup trop pour pouvoir les raconter. Mais bon, en t'écoutant, et merci à Nil d'avoir commencé à répondre, il y a quand même une chose, si on remonte vraiment un peu loin, quand j'avais 15 ans, je crois que mon père m'avait mis entre les mains *Les Pensées* de Pascal, le livre de philo. Je m'étais mis en tête de le lire, d'essayer de comprendre et tout, et je butais sur les pensées.

C'est-à-dire que je ne comprenais pas, je reprenais ma lecture. Il y avait une espèce comme ça d'impossibilité à penser, à avancer dans ce livre, et j'avais envie de penser quelque chose. Et en même temps, il y a un été, l'été juste après, je pense que je suis allé, je me suis inscrit dans un camp de vacances, en gros, une espèce de colonie, et il y avait la possibilité d'un atelier théâtre auquel j'ai participé.

Et il y avait une... J'ai été amené à faire une espèce de grande impro. On était très nombreux, on était presque 400 ou 500, je crois, pour le spectacle de la fin du camp, durant lequel j'ai fait une sorte d'impro où j'imitais, je singeais le directeur de la colonie. Et en utilisant aussi des maximes philosophiques, des pensées comme ça.

Et j'ai eu une espèce de triple plaisir et de moments déclencheurs un peu forts. D'une part, alors, rapport à l'autorité, c'est-à-dire que j'étais d'un coup libre de m'affranchir de cette autorité, parce qu'on peut s'en moquer. Et c'est une des versions, une des fonctions principales, premières du théâtre, c'est de dire que les valets peuvent jouer les maîtres.

Baptiste : C'est ça. On peut sortir des codes habituels de la vie de tous les jours.

Stanislas Roquette : C'est l'affranchissement des codes et des statuts et des hiérarchies.

Le fait, à un moment, de pouvoir penser des choses, dire des choses, qu'on m'écoute et d'avoir l'impression presque d'être intelligent au moment où je le dis, quand je le dis, ce qui, évidemment, face au livre, était beaucoup plus difficile. Et puis, après, on ne va pas se mentir, aussi, d'un coup, les filles avec qui je pouvais rencontrer, moi, j'étais quelqu'un d'assez timide et d'un coup, je me rendais compte que ça ouvrait des possibilités de rencontres et donc une espèce de liberté incroyable. Tout ça combinait un peu.

Je me suis dit, waouh, c'est pas mal, cette affaire. C'est un sacré tournant.

Baptiste : Ok, mais merci beaucoup.

Là, on va passer sur une autre thématique. On va plutôt parler de la langue française. Moi, je voudrais savoir quel est votre rapport à la langue française dans votre parcours et dans votre travail.

On sait qu'elle est quand même très présente, mais j'aimerais en savoir un petit peu plus sur votre regard là-dessus. J'aimerais peut-être savoir ce qui vous plaît dans cette langue. Je pense qu'on l'entend, vous êtes francophones.

Moi, spontanément, ce qui me vient à l'esprit, ça rejoint ce que tu racontais tout à l'heure, Stanislas, avec ce personnage de Fleur dans *Insuline et Magnolia*, qui te fait découvrir la puissance de la poésie et de la littérature. Alors, je n'ai pas eu l'occasion non plus de voir cette pièce de théâtre, peut-être un jour, donc n'hésite pas à me reprendre.

Stanislas Roquette : Tu peux la lire, si tu veux. Le texte est publié.

Baptiste : Ah bah, super. Bien sûr, avec plaisir.

Donc, je voulais savoir si ça traduisait un peu ton rapport à la langue française, toi, personnellement, si c'est de la littérature francophone dont il est question. C'est pour ça que je précise que je ne l'ai pas vue. Je ne sais pas si c'est de la littérature francophone.

Mais si cette fleur en question t'évoque de la littérature francophone, est-ce que ça montre un peu ton rapport à la langue française que tu peux avoir ?

Stanislas Roquette : Oui, complètement. C'est-à-dire qu'il y a... Le rapport à la langue, pour moi, il est très fort. Comme je l'ai dit, mes parents écrivaient des discours pour des personnalités politiques.

Ils travaillaient à la mairie de Lyon, il y a assez longtemps. Il y avait cette espèce de tradition du discours. Donc, déjà, j'avais quelque chose de très fasciné par ça.

Cette rencontre avec Fleur, c'est ce que raconte un peu le spectacle d'*Insuline et Magnolia*. Fleur, effectivement, elle était portée par les mots qu'on avait en commun. C'est une amie que j'ai rencontrée au lycée à 15 ans.

C'était pas encore un document partagé, mais c'était une espèce de fichier word ou de mail, je ne sais pas exactement comment c'était, sur Caramail ou quelque chose comme ça. On est en 2001. On l'avait appelé incitation.

C'était à la fois des citations de poètes français ou d'écrivains français, francophones, disons, mais qui étaient aussi des incitations. On cherchait toujours des citations qui donnaient une forme d'énergie, de vitalité. C'est vrai que je parle de ça dans le spectacle.

Il y a dans toutes les passages, parfois très connus, des espèces de tubes de la poésie française, quelque chose d'extrêmement galvanisant à la fois dans la sonorité et dans les images que ces mots portaient. Ça a été une espèce d'éducation à la langue française par l'éblouissement et par la complexité. C'est-à-dire que la poésie, aussi, c'est la complexité.

J'ai écouté beaucoup de chansons françaises, la langue française mise en musique. Bien sûr, Brassens, Brel, Barbara, Ferré, évidemment, mais aussi la nouvelle scène française de l'époque, qui est un peu moins nouvelle maintenant, les Têtes raides, Loïc Lantoin, La rue qu'est à nous, Dominique A, et beaucoup d'autres, Thomas Fersen. C'était le plaisir de ne pas comprendre ce qu'ils disaient.

C'est-à-dire qu'en fait, c'est beau, ça sonne, il y a un paysage imaginaire qui s'ouvre, mais rationnellement, je ne peux pas très bien te dire de quoi ça parle. Et ce plaisir-là, cette familiarité avec quelque chose qui est très étrange, qui est très étranger, ça m'a, je crois, totalement hypnotisé, fasciné, à tel point que c'est pour ça que j'ai fait beaucoup de théâtres avec des textes de poésie. Oui, d'accord.

Baptiste : Au-delà du sens strict de ce qui est colporté, c'est vraiment la sonorité aussi que peuvent avoir les mots, les syllabes entre elles, la musique que ça entraîne ?

Stanislas Roquette : Oui, je trouve que la langue française a une infinie richesse. On pourrait dire que toutes les langues, mais c'est vrai qu'il y a aussi beaucoup de langues qui subissent un affaissement, un nivellement, une sorte de lissage du fait de la communication, des médias, des réseaux sociaux. En tout cas, la langue française a une grande capacité de résistance, je trouve, face à ça.

Sa structure, sa difficulté même, en fait un territoire infini à explorer.

Baptiste : Et toi, Nil ?

Nil Bosca : Et moi ? Moi, c'est complètement différent. J'avais un rapport beaucoup plus complexe, beaucoup plus empêché à la langue française, notamment quand j'ai commencé le théâtre.

Par exemple, au début, j'avais beaucoup de mal à me sentir légitime de dire des textes de grands auteurs, comme ce qu'on apprend au début à l'école, Racine, Molière, tout ça. Je ne me sentais pas comme si ce n'était pas ma place. Du coup, ça m'a fait réfléchir et au fur et à mesure que j'ai travaillé ça, je me demandais d'où venait un peu ce blocage.

Et quand il a fallu écrire, quand j'ai souhaité écrire, là, le sujet s'est vraiment posé très fort pour moi, parce qu'écrire en français, j'essayais de me conformer à une forme d'écriture idéalisée. Je sacralisais ce que c'était que la langue française et je n'arrivais pas à trouver ma langue. Et finalement, j'ai trouvé ma liberté d'écriture et mon langage, ma singularité, quand j'ai commencé à écrire le personnage du père, du père d'Euphrate, parce qu'Euphrate, dans la pièce, parle beaucoup à son père, qui est d'origine turque, qui est aussi le cas de mon papa, qui vient de la région de Hatay, en Turquie.

Et donc, quand j'ai commencé à écrire le personnage du père, ça ne pouvait pas être un papa qui s'exprimait très bien en français, puisque mon père s'exprimait avec un accent et un rapport au langage qui est différent, avec beaucoup d'images, beaucoup de métaphores. Et en fait, ça m'a complètement libérée, parce que d'un coup, j'écrivais en français, mais avec un langage qui était avec beaucoup d'aspérité, qui était, comment dire, boiteux, un peu. Mais c'est là-dedans que j'ai trouvé à la fois ma place, mon humour, et une vraie liberté.

Et en fait, je me suis dit à un moment, en fait, le français, c'est large, c'est pas qu'une forme de... C'est pas que les lettres classiques, et ça peut prendre plusieurs dimensions. Et je dirais que moi, l'entrée, c'est plutôt par là, c'est plutôt parfois par un rapport au mot qui peut être... Oui, tantôt boiteux, tantôt... Et comment tu décrirais un petit peu ce processus, où justement tu es venue te réapproprier la langue française ? C'était un processus de long terme, j'imagine aussi.

Baptiste : Comment ça s'est fait ? Est-ce que c'est aussi en regardant d'autres types d'écritures ?

Nil Bosca : Oui, tout à fait, en regardant d'autres types d'écritures, en me... En me... Comment dire ? En me... En changeant mon regard aussi, c'est-à-dire que j'avais cette chose de la légitimité, de l'illégitimité qui était très forte, et voilà, aussi en travaillant là-dessus, en me disant, mais en fait, il n'y a pas une langue française.

Enfin, je ne sais pas, je ne sais pas comment dire, mais je... Je me suis réappropriée à ma façon en en faisant un langage spécifique, enfin voilà, créatif spécifique. Et donc oui, après, c'est en écoutant aussi d'autres artistes qui ont eux-mêmes eu ce rapport-là à l'écriture. Voilà, voilà, mille manières d'écrire, quoi, en fait.

Et... Je n'ai plus la fin de tes questions, mais... Après, si je comprends bien aussi, il y a peut-être aussi ce... Comment dire ? Ce processus où tu te dis, oui, j'ai une légitimité aussi à produire, j'ai une légitimité à partager des choses. Donc pourquoi pas mon langage, au final ? Est-ce qu'il y a peut-être une... une pensée comme ça, dans le processus ? Oui, en fait, ça me fait penser à ce que tu dis... Oui, oui, ça me fait penser

à ce que tu dis. C'était aussi, quand j'ai commencé à parler du sujet, donc qui est moi aussi le sujet de l'exil et comment, en fait, l'exil peut retentir sur les secondes générations.

C'est aussi ce sujet-là que j'avais à dire. Je me souviens, quand j'étais à l'école de théâtre, j'avais... J'avais du mal au début à dire des textes, comme je l'ai dit, qui étaient imposés, de Racine, tout ça. Et à un moment, je suis tombée sur un livre qu'un ami m'a donné, ça s'appelle *Seul*, de Wajdi Mouawad, qui est aussi une autofiction, enfin déguisée, mais où il part aussi de sa propre histoire.

Et quand j'ai lu ce texte, qu'après j'ai vu mis en scène plus tard, mais quand j'ai lu le texte, d'un coup, ça a été beaucoup plus facile pour moi de dire ce texte-là et de m'en inspirer. Et au début, je n'ai pas tout de suite tilté. Et puis, en fait, au bout d'un moment, je me suis aperçue que ça parlait aussi d'un ailleurs, d'un exil, d'un entre-deux, des interstices entre deux pays, entre différents langages aussi, parce que c'était un langage très protéiforme, et moi, c'est le cas dans la pièce.

C'est-à-dire qu'il y a des mots, mais il n'y a pas que des mots. Les mots sont relayés par le corps, parce que je danse aussi dedans. Et au final, je me suis dit, mais oui, mon langage, il est protéiforme, en tout cas pour cette pièce-là, et je verrai par la suite, mais je sens qu'il y a quelque chose qui se fait dans ces interstices-là, qui est plus juste pour moi qu'être uniquement sur une forme de langage et d'écriture.

Baptiste : D'accord.

Stanislas Roquette : Ce qui m'impressionne beaucoup, c'est qu'on est depuis trois semaines au Canada, sur la langue française, une dernière chose, et qu'on est... La langue française est réputée avoir une très faible musicalité, un peu de relief, peu d'accentuation par rapport à plein d'autres langues. Elle est réputée plutôt plate.

Et c'est vrai qu'on a entendu beaucoup de Québécois ici, et moi, je trouve ça incroyable à quel point je redécouvre aussi la langue française par sa joie qu'elle peut transporter. Oui, vous avez peut-être rencontré aussi des cultures francophones ailleurs au Canada, peut-être des Franco-Ontariens, oui, effectivement des Québécois, mais il y a des locuteurs français à travers tout le Canada. Qui parlent leur propre, comment dire, réappropriation du français.

On a tous une réappropriation du français. Avec des mots spécifiques, un patois spécifique, une intonation... C'est ça. Ce qui était frappant, comme c'est une langue statistiquement minoritaire, si je ne dis pas de bêtises, au Canada quand même, assez largement... Par rapport à l'anglais, oui.

On a croisé pas mal de personnes qui avaient une dimension presque militante par rapport au français. Et ça, en France, on n'en croise pas, ou alors ils sont taxés de réac, alors que là, il y avait quelque chose de très différent, de très vital.

Baptiste : Il y a d'autres enjeux, aussi, parce qu'il y a une grande représentation des anglophones. Et on sait aussi que l'anglais prend beaucoup de place, gagne beaucoup

de terrain aussi, même à l'ère du numérique, l'anglais prend beaucoup de terrain. Donc il y a aussi d'autres enjeux.

Est-ce qu'il y a une expérience interculturelle marquante qui serait liée à vos origines ou à des rencontres qui a influencé soit votre parcours personnel, soit votre façon d'aborder le théâtre?

On en a déjà un petit peu parlé. Vous avez le droit de me dire, Joker, j'ai déjà répondu à la question, mais si jamais il y a autre chose qui vous vient, quelque chose qui vous a vraiment marqué d'une autre façon aussi, ça peut être sur un autre plan, sur un autre sujet. Ça peut être aussi dans la façon dont vous avez abordé votre propre vie aussi, au travers des œuvres que vous avez pu écrire. Est-ce qu'il y a une rencontre comme ça qui s'est faite?

Stanislas Roquette : Notre compagnie Artépo depuis une quinzaine d'années, on a énormément travaillé avec l'étranger.

Il y a eu beaucoup de collaborations interculturelles qui ont été effectuées grâce à la diplomatie culturelle, grâce au réseau des Instituts Français, des Alliances Françaises, des lycées français, parfois de départements de théâtre français aussi, dans des universités. Là aussi, on pourrait raconter plein de choses. Moi, ce qui m'a toujours frappé et fasciné, c'est l'accélération des rencontres que ces expériences permettent.

C'est-à-dire que j'ai fait des mises en scène, ou participé à des mises en scène en Russie, en Chine, ou fait des ateliers en Iran, en Corée du Sud. Ce qui m'a beaucoup marqué à chaque fois, c'est à quel point le théâtre a une forme d'universalité dans le langage corporel qu'il utilise. On est toujours accompagné dans ces cas-là par un ou une interprète qui souvent traduit, parce qu'il y a beaucoup de ces pays dans lesquels ils ne parlent même pas anglais.

Donc, en fait, on ne peut pas se parler directement. Il faut passer par l'interprète. Et donc, souvent, il s'agit de « court-circuiter » l'interprète et de parler directement avec la personne.

Et en fait, très vite, avec le théâtre, avec les expressions du visage, les intonations, les intentions qu'on y met, avec le langage du corps, la gestuelle, les mimiques, avec tout ça, très vite, on arrive à se comprendre et on arrive à créer une communication non-verbale extrêmement chaleureuse, intime, partagée et accélérée. C'est ça qui m'a toujours frappé. En particulier en Chine, parce qu'ils ne parlaient pas un mot d'anglais.

Les acteurs avec qui on avait travaillé, j'avais senti à la fin une espèce d'immense fraternité alors qu'on ne s'était jamais parlé directement.

Si ce n'est par des gestes, des rires, mais pas toujours avec le biais, quand même, pour les messages un peu plus complexes, par le biais de l'interprète. Donc ça, c'était très, très frappant. C'est tout ce qui entoure, en fait, le non verbal.

En fait, briser les barrières avec l'autre, ça apporte, j'imagine, une relation même particulière, privilégiée avec des personnes d'autres cultures.

Baptiste : Est-ce que ces personnes t'ont apporté des choses, t'ont fait peut-être comprendre des choses, t'ont fait réaliser dans la relation qu'on peut avoir avec des personnes qui ont une culture radicalement différente de la nôtre ?

Stanislas Roquette : Oui, plein de choses. C'est vrai qu'il y a des pratiques aussi très, très différentes.

Je me souviens notamment en Russie, quand on démarrait les répétitions, si la répétition démarrait à 14 heures, à 14 heures moins 3, tous les acteurs étaient en costume, au plateau, debout, face à la table de régie, presque, pas au garde à vous, mais en tout cas disponibles, échauffés, en train de dire, OK, qu'est-ce qu'on fait ? Ce qui mettait une certaine pression à la mise en scène parce qu'il fallait, en France, à 14h20, on est toujours à la machine à café avec la clope, je finis la pause, j'arrive tranquille, attends, Ludovic, il est en retard, on arrive, etc. Ça, par exemple, cette forme de discipline et d'engagement total et de respect aussi du travail, des horaires de travail. Là, je me suis dit, peut-être qu'il y a quelque chose que je devrais améliorer. Oui, c'est ça. Par exemple.

Baptiste : Écoute, je te remercie. Nil, est-ce que tu as une rencontre, quelque chose à partager ? Alors, c'est vrai qu'on pourrait tout de suite faire le lien avec Euphrate parce que c'est au cœur de la pièce de théâtre, l'interculturalité, tu questionnes ta double culture.

Est-ce que tu as peut-être envie de me raconter quelque chose là-dessus ou peut-être toute autre chose, mais une rencontre interculturelle marquante qui t'a fait prendre conscience peut-être de quelque chose ?

Nil Bosca : La chose qui me vient, c'est que je sais que quand j'ai commencé à écrire, j'avais la nécessité d'écrire pour toutes les parties qu'il y avait en moi. Mon papa vient de Turquie, ma mère vient de Normandie. Quand j'étais petite, je n'allais pas du tout au théâtre.

Ce n'était pas du tout dans ma famille quelque chose qui était là. J'ai commencé à faire du théâtre, donc à aller beaucoup au théâtre. J'avais besoin de pouvoir présenter mon spectacle devant un public très diversifié où on pouvait être reliés.

Ça revient aussi avec ce qu'on se disait avant sur le langage et sur la construction de l'écriture. Dans mon spectacle, c'est très physique, donc les mots sont aussi très imprégnés de corps. Je sais que lors de notre première présentation, j'étais hyper émue de voir que dans la salle, j'avais à la fois de la famille de Normandie, de la famille de Turquie et des gens de mon milieu théâtral qui étaient ensemble dans une même représentation et qui partageaient et vibraient avec la même histoire.

Pour moi, c'est ça qui me rend très heureuse, de voir que ça fait du lien et qu'on peut après discuter, se rencontrer et que les frontières se floutent.

Baptiste : Oui, c'est ça.

Nil Bosca : Là, on parle de spectateurs qui assistent à la représentation, mais pour autant, ça a aussi brisé les barrières entre les cultures et tout le monde était sur la même longueur d'onde, sur un point d'humanité.

Baptiste : Au final, peut-être que ça permet de se rendre compte qu'on n'est pas tous aussi différents aussi sur plein d'aspects, même sur notre parcours personnel. Justement, on y vient, on va parler un petit peu des spectateurs aussi. Pour *Euphrate*, j'ai vu effectivement qu'il y a eu plusieurs tournées.

Là, c'est une tournée pancanadienne qui se termine. Il y en a eu en France, en Belgique, en Turquie, en Grèce aussi. J'essaie de toutes les citer. Les États-Unis... Ça fait quand même beaucoup de pays, beaucoup de communautés représentées qui ont pu assister à ces représentations. Est-ce qu'il y a pu y avoir des réactions de spectateurs qui vous ont surpris ? Dans vos pièces de théâtre respectives, vous véhiculez quelque chose, mais ça a été compris peut-être différemment par d'autres personnes. Ou alors, pas forcément différemment, mais des réactions qui vous ont touchés, surprises.

Est-ce que vous avez des anecdotes de ce genre à me raconter ?

Nil Bosca : J'ai le souvenir, en Turquie, quand on est allé jouer à Ankara, il y a un moment où on passe une musique de mariage traditionnelle qui s'appelle ? Oui, le *Kolbasti*. C'est un moment où Euphrate retourne dans son village.

Je ne spoil pas, mais en tout cas, elle est une forme de mariage. Je n'en dis pas trop. Et là, toute la salle a commencé à se lever et à faire partie du mariage avec moi.

En chantant, en tapant dans les mains. Ce qui, évidemment, n'était jamais arrivé. Oui, ce que je n'avais jamais vécu.

Ils étaient 600 et on était... Et Stan, il était en panique. En fait, c'est ça que je me demande. Ça va aller où ? En fait, dans ces cas-là, c'est totalement un imprévu.

Baptiste : Comment on gère ça, ce genre de situation ? On se laisse emporter par...

Nil Bosca : C'était génial. En vrai, ça nous a galvanisé. C'était porteur d'une bonne énergie.

C'est hyper joyeux. C'était génial. Moi, j'ai adoré.

Parce qu'ils étaient avec, en fait. Et puis, c'est ça aussi. Même si je suis seule en scène, je joue avec les gens.

Donc, vraiment, même s'ils ne me répondent pas tout le temps. On est ensemble, en fait. C'est vraiment le lien avec le public qui est crucial.

Et donc, de recevoir cette énergie-là du public, c'était incroyable. Une expérience assez unique. Oui, oui.

Stanislas Roquette : Il y a une chose qui m'a marquée au Canada, c'est qu'on a joué à Halifax. Bon, Canada, grande terre d'immigration. Et on a joué au port d'Halifax, qui est évidemment un port qui a accueilli, je pense, énormément de personnes.

Et on a joué au musée de l'immigration. C'est-à-dire que le théâtre, il avait des baies vitrées, la salle de théâtre, qui donnait sur l'océan. Et donc, on a fermé pour avoir le noir.

Donc, il y avait un lien. Le musée de l'immigration sur le port d'Halifax, avec l'océan qui est juste là, qu'on voit et tout. Et sur cette question de l'exil qui est au cœur du spectacle *Euphrate*, l'exil qu'a fait le père de Nil des montagnes de l'Anatolie, en Turquie, pour venir en France.

Moi, je sentais que ça résonnait très, très fort. Il y a un homme qui, pendant la rencontre, à la fin du spectacle, a dit, « Oui, votre spectacle, c'est une tragédie. Mais j'ai beaucoup ri ».

« J'ai beaucoup ri. Mais c'est une tragédie ». Et c'est vrai que le mot « tragédie », d'un coup, on ne va pas spoiler le spectacle encore.

Mais c'est vrai que c'est un spectacle où les gens rigolent quand même, même s'il y a beaucoup d'émotions. Il y a des sujets profonds, disons. Il y a une tonalité qui est assez enlevée.

Ce n'est pas une tragédie au sens où on pourrait l'entendre, où tout le monde meurt à la fin. Et c'est la vengeance divine et la fatalité terrible qui s'abat sur l'humanité. Non, ce n'est pas ça du tout que le spectacle raconte.

Mais lui, il avait quand même ce mot de tragédie qui lui venait, parce qu'il était en empathie avec le personnage du père, je pense. Il y a eu une identification.

Baptiste : Une identification. Oui, c'est ça. Par tragédie, il entendait les émotions fortes que peuvent véhiculer des thématiques aussi fortes que celles que vous évoquez dans les pièces.

Stanislas Roquette : De mémoire, c'était un homme qui venait d'Afghanistan, je crois.

Baptiste : Oui, d'accord. Il a sans doute fait ce parallèle. Aussi, oui, j'ai un petit coup d'œil sur mes petites notes.

Je voulais savoir, vous, quand vous interprétez les pièces que vous avez écrites, est-ce qu'il y a un changement entre le moment où vous avez lancé l'initiative de faire ça et, on va dire, la dernière représentation en date ? Quel rapport vous avez, par rapport à votre propre histoire, quand on joue plusieurs fois une œuvre qui, en plus, est très personnelle, enfin, très personnelle, dans laquelle on y inclut beaucoup d'éléments de sa vie personnelle ? Est-ce que ça a un effet, je ne sais pas si c'est le bon mot, un effet cathartique ? Qu'est-ce que ça a changé dans votre perception de votre histoire, de jouer vos pièces respectives ?

Stanislas Roquette : Tu veux commencer ? Je t'en prie, je t'en prie.

Nil Bosca : Entre la première fois où je l'ai jouée et maintenant ?

Baptiste : Oui, par exemple, ou entre le moment où... Parce que je pense que même le processus d'écriture aussi a dû peut-être changer des choses. Entre le moment où tu as commencé à l'écrire et aujourd'hui, par exemple.

Nil Bosca : Ah oui, entre le moment où j'ai commencé à écrire et aujourd'hui, il y a beaucoup de chemins. En fait, je raconte la quête d'Euphrate qui cherche son orientation professionnelle et qui va se poser la question de l'incidence de sa double culture sur sa construction. Ça, c'est la quête d'Euphrate.

Et moi, j'avais une quête parallèle qui était la quête de l'écriture et donc la quête de mon langage. Donc, bien sûr, c'est aussi ma propre histoire entre deux cultures franco-turques, mais je dirais que les questions que pose Euphrate sur son identité franco-turque sont très matures par rapport à moi, celles que je me posais à l'époque. C'est plus tard que c'est venu.

Je ne sais pas si tu comprends bien, mais en gros, il y a eu deux quêtes. Et moi, j'avais vraiment cette quête de l'écriture et de trouver mon propre langage. C'était très lié à une quête d'affranchissement, de m'autoriser à prendre ma place, d'y aller.

Et donc, je dirais que le fait de jouer... L'écriture, c'est une chose. Puis après, de commencer à jouer et de jouer et de rejouer et de re-rejouer. En fait, ça m'a donné... Au fur et à mesure, j'ai construit une confiance qui était un peu fébrile au début et qui est aussi le sujet de la pièce, parce que c'est la confiance que cherche Euphrate pour pouvoir se défaire de toutes les voies, de toutes les injonctions qu'il y a autour d'elle, pour aller trouver vraiment sa voie à elle, ce qui n'est pas évident.

Et je dirais que moi aussi, je cherchais à ce que cette voie puisse prendre place. Et donc, ça a bâti de la confiance. Mais je continue encore.

Baptiste : C'est toujours en construction ?

Nil Bosca : Bien sûr, il y a des choses qui se gagnent, d'autres qui se perdent aussi au fur et à mesure du jeu. Mais voilà, c'est une construction qui continue encore aujourd'hui.

Et grâce aux liens aux autres, aux liens avec les collègues qui travaillent avec moi. Là, il y a Stanislas Roquette, mais on est plein sur le spectacle. Et la rencontre avec le public après, qui est très forte pour moi et très importante.

Baptiste : Oui, donc souvent, il y a des bords de scène, des moments d'échange avec le public.

Nil Bosca : Oui, des bords de scène où quand il n'y en a pas, on va boire des coups après. Et pour moi, ce sont des moments très importants, parce que souvent, les gens,

comme je raconte une histoire qui est assez personnelle, il y a des échos avec leur propre histoire et eux-mêmes se mettent à me raconter des anecdotes.

Il y a des choses sur eux et comment ça fait, c'est commun ou au contraire différent de ce qu'ils ont vu. Mais ça me touche beaucoup d'avoir ces échanges.

Baptiste : Tu entends plusieurs parcours et ils se sont dit : “toi, tu as ouvert la porte à tes émotions, ton parcours”.

Donc nous aussi, en tant que spectateur, on peut aussi te raconter. J'imagine que ça crée un lien de confiance directement et que les spectateurs arrivent plus facilement à se livrer. Parce que toi, tu l'as fait en fait, d'une certaine façon, au travers de la pièce.

Nil Bosca : J'espère, en tout cas, je sens quelque chose de fort.

Stanislas Roquette : Il y a quelque chose d'assez caractéristique dans les seuls en scènes, je pense, et en particulier quand ils sont d'inspiration autobiographique, c'est qu'on s'adresse au public. Il y a un partage sensible direct et donc à fortiori pour ces seules en scènes, je crois qu'on a besoin d'un retour après.

Le comédien Michel Bouquet disait, le public ne vient pas te regarder jouer. Il vient jouer avec toi. Et donc, il n'est pas là simplement à assister à ta performance.

Il est aussi là pour interagir, pour jouer, même imaginativement, même sans le dire avec toi. Et je vais rajouter une petite chose là-dessus, sur ces spectacles aussi d'inspiration autobiographique. Moi, je comprends que ce que tu dis est très juste.

C'est-à-dire qu'il y a une confiance qui se construit au fur et à mesure que le récit intime et personnel se structure, se dépose, se solidifie et devient une oeuvre, un texte en fait, devient un texte qu'on joue et qui pourrait être du coup joué par un autre acteur, un autre acteur ou une autre actrice. Ça devient une oeuvre étrangère, quelque chose qui s'autonomise dans son existence et qui pourrait être pris en charge par quelqu'un d'autre. Donc là, il y a une confiance qui vient de ça.

Et en même temps, de l'autre côté, il y a pour nous, je crois, l'inquiétude. Moi, en tout cas, ça me le fait par moment, justement, de dire où est la première étincelle, où est la prime émotion qui a conduit à la naissance de cette oeuvre et à l'impulsion qui a déclenché le geste d'écriture. Et du coup, la peur parfois que ça s'éloigne.

À la fois, on est confiant parce qu'on le joue beaucoup et que ça devient plus solide. Et en même temps, un chemin intérieur à faire pour se rappeler, pour retrouver la petite étincelle initiale. Que ce n'est pas quelque chose qu'on réplique ensuite dans une tournée de façon bête et méchante, mais que ça reste authentique.

Un rapport privilégié avec, je ne dirais pas, sa propre histoire. Parce qu'effectivement, ça peut être des... Euphrate est un double fictionnel, on peut dire. Ni les Euphrate, on ne l'a pas dit, mais évidemment, l'auditeur aura compris.

Baptiste : Oui, le lien avec le fleuve. Je pense que le parallèle, on le capte bien. Mais d'accord, très bien.

Merci. Je vais maintenant conclure. On a une petite question qui porte plus sur les Alliances françaises.

Est-ce que vous connaissiez les Alliances françaises avant cette tournée pancanadienne ?

Stanislas Roquette : Oui. Oui, on a... Différemment. Les Alliances françaises, ça a été pour la mise en scène en Russie, par exemple, à Saratov.

J'ai eu un lien avec l'Alliance, j'y suis allé quatre fois. Mais aussi bien d'autres Alliances françaises en Chine, à Shanghai aussi, ou ailleurs. Ce qui est très fort, c'est que c'est des associations de droit local.

Et donc, parfois avec des contrats locaux, si je ne dis pas de bêtises. Et donc, il y a une connaissance du terrain, il y a une implantation sur le territoire qui est plus grande parfois que simplement des gens qui seraient expatriés quelques temps.

Baptiste : C'est ça, tout à fait. Et puis, on y rencontre beaucoup de gens de cultures très différentes. Pour rappeler rapidement, c'est à la fois un centre d'examen, mais aussi un lieu où on a des cours et des ateliers de français. On a aussi une programmation culturelle.

Et justement, si vous avez carte blanche, parce que je sais que vous avez aussi de l'expérience en termes d'atelier théâtral, si vous aviez carte blanche avec des apprenants qui viennent d'horizons différents, qu'est-ce que vous mettriez en place lors d'un atelier, par exemple ? Comment on renforce la communication interculturelle grâce au théâtre, concrètement ? Qu'est-ce que vous aviez pu mettre en place ? Quel genre d'atelier ? Quel genre de routine ? Est-ce que vous avez des éléments à m'apporter là-dessus ?

Nil Bosca : Moi, je ne connaissais pas les Alliances françaises. Contrairement à Stanislas, je n'avais jamais connu les instituts français. Pour moi, c'était la première fois et j'en suis ravie.

Justement, sur le sujet des ateliers, on a mené un atelier en Grèce. Je te laisse exprimer, Stan.

Stanislas Roquette : Il se trouve qu'on a joué en Grèce le spectacle *Euphrate*. C'était au lycée franco-hellénique d'Athènes. Une chose que cette expérience nous a apporté, on n'est pas directement sur l'Alliance française, mais on va y revenir.

Baptiste : Pas de soucis.

Stanislas Roquette : Une enseignante, en lien avec le spectacle *Euphrates*, nous avait proposé de travailler avec les élèves sur les autobiographies culturelles et langagières.

Comme il y avait beaucoup d'élèves qui avaient des doubles voire triples cultures, de travailler sur toutes ces cultures, ces langues, qui les habitaient dans la construction de leur identité. A l'aide d'une liste de questions qu'on avait envoyées préalablement, les élèves avaient réfléchi et apporté tout un matériau personnel, intime, de leur rapport à toutes ces cultures-là.

On a fait des ateliers autour de ça pour mettre en jeu, mettre en théâtre, mettre en collectif, mettre en espace, tous ces matériaux de jeu qui étaient parfois des chansons, des recettes de cuisine, des livres, des citations, des mots, simplement leurs mots préférés dans la langue française. "Diplodocus", "archiépiscopale", c'est des mots incroyables. "rhododendron", "péloponnèse".

Baptiste : On pourrait faire un balado entier là-dessus.

Stanislas Roquette : Absolument, je suis bien d'accord avec toi. Ça nous a donné cette envie de poursuivre cette expérience.

Dans la tournée qu'on va faire l'an prochain dans les Alliances françaises, toutes les Alliances françaises des Etats-Unis, on a une tournée qui s'annonce dans une dizaine d'Alliances françaises aux Etats-Unis, on va proposer un workshop un peu intensif dans plusieurs villes sur cette question des autobiographies culturelles et langagières. On a pris pour ça une phrase de Rimbaud, assez connue bien sûr, « Je est un autre ». C'est cette idée que l'identité n'est pas fixe, n'est pas stable, n'est pas univoque, mais elle est multiple et heureusement.

Baptiste : Je pense que ça conclut super bien notre échange.

Merci beaucoup pour cette discussion. C'était vraiment un plaisir de vous recevoir. Je remercie aussi Alex d'Infrason Studio pour l'enregistrement de ce balado.

Il ne me reste plus qu'à vous dire à bientôt.

Nil Bosca : Merci.

Stanislas Roquette : Merci beaucoup.

Je vous remercie d'avoir écouté ce deuxième épisode du Francofil', le balado de l'Alliance Française de Montréal qui tisse un fil sonore avec toutes celles et ceux qui font vivre la francophonie. Il ne me reste plus qu'à vous dire à bientôt et rendez-vous très vite pour une nouvelle conversation à l'autre bout du fil.